

Contexte : Parenthèse #8, Kalame, la Vie, le Monde.

Forme : Interview à deux temps par Milady Renoir .

Fonds : Animation, arts, écritures, idéaux.

MR : Luc s'est assis sur une chaise, pas bancale mais virtuelle. Puisqu'il est plus âgé que moi, j'ai posé le premier pas dans le plat de la philo, histoire de lui serrer l'écrou dès le départ. De toutes façons, pour ce portrait d'animateur, je n'ai le droit qu'à 15000 signes et je sais que Luc voguera de philo à anthropo, de socio à tutto quanto, avec les sciences, le théâtre, et les évidences d'un atelier d'écriture dans sa besace, alors autant débiter grand.

Luc Dumont est une sorte de couteau suisse de la création, et *ces gens-là* imposent souvent la question de la liberté de création. Luc, comment crée-t-on librement quand on en fait tant, presque trop à la vue de certains ?

LD : Et slurp-plouch ! D'emblée le couteau dans la plaie! Créer librement, dis-tu. J'ai envie de dire que, depuis un certain temps, je suis mal à l'aise avec certains termes très usités tels que créer, création et peut-être aussi artiste (surtout quand je m'en vais en vérifier la signification chez Robert). Il m'arrive de penser que ce malaise est une coquetterie de ma part mais non, c'est un ressenti assez fort. L'artiste créateur? Ces mots sont si souvent prononcés pour dire un être à part, comme en marge du mouvement de la planète que je ne veux pas être. Mon désir est d'être un artisan: personne qui exerce un métier (manuel) pour son propre compte, aidé souvent de sa famille, de compagnons, d'apprentis, etc. Sinon que mon métier n'est pas que manuel (mais l'ébénisterie non plus) et que je n'ai pas d'apprentis (quoique beaucoup de jeunes ont débuté au Zet¹ sans avoir ni la qualification ni l'expérience de leur job, ils se sont formés sur le tas.) Je sais que je ne suis pas le seul à revendiquer cette distinction artiste-artisan, que cela pourrait être perçu comme un contre-snobisme populo. Mais encore une fois, c'est ce que je ressens. Fin de préambule.

Je me suis immergé dans le projet Zet depuis presque vingt-cinq ans, seul au début et je l'ai visité sous toutes ses coutures: technique, gestion, jeu, écriture et

¹ Le Zététique Théâtre dont Luc Dumont est co-fondateur (Liège)

mise en scène, enfin. Ma difficulté principale est d'isoler les pratiques les unes des autres, pour exercer chacune avec autant de liberté que possible. Puisque, oui, je pense que celle-ci est nécessaire. Mais y parviens-je?

Lorsque j'écris, suis-je détaché des impératifs budgétaires, du regard du metteur en scène? Par moments sans doute, trop rares sûrement. Alors les bons jours, je prends ces impératifs, ces critères comme des contraintes dynamiques. Les mauvais jours comme un handicap. Pareil si je pense au public. Des auteurs de mes collègues disent écrire pour eux, sans se soucier des futurs spectateurs. Pour ma part, le spectateur n'est pas une obsession, le séduire encore moins. Mais je ne peux pas dire qu'il est absent. J'écris comme on adresse une lettre. À un interlocuteur. Si possible, à plus d'un interlocuteur.

Il faut encore souligner que lorsque j'écris pour le théâtre, c'est à dire la plupart du temps, mon travail évolue en relation avec ce qui se passe, ce qui se produit sur le plateau.

Au beau milieu de tout cela, suis-je libre? Dans une certaine mesure oui. Dans la mesure où je choisis mon propos, que je tente de progresser dans ma démarche, de la renouveler autant que j'en suis capable. Dans la mesure où les personnes qui œuvrent au Zet et alentours respectent et soutiennent mon projet bien que celui-ci soit économiquement difficile à équilibrer.

Je crois donc que je choisis en grande partie les obstacles placés sur ma route. Pas tous. Mais pour terminer par celui-ci, qui n'est pas le moindre: j'ai aussi choisi que le parcours du Zet serait culturel ET social. C'est à dire que je mesurerais les risques pris pour ne pas mettre en danger l'emploi des hommes et des femmes collaborateurs. Mais ce dernier point, s'il est social, a des retombées positives sur l'état d'esprit de la compagnie et donc sur ses productions.

Enfin il y a ces heures, ces instants!, durant lesquelles j'aurais voulu être un âârtiiss! Pour me perdre en écriture, sans freins, sans brides, avec la montée de sève qui me donne à imaginer que je suis le chêne ou le hêtre pourpre de la création d'avant garde théâtrale du XXIème... Celui-là qui sera cité en exemple dans les Bordas, celui-là dont on aura conservé le bureau et chacun de ses accessoires dépolvoisiérés, ouvert aux visites de touristes en groupe pour une heure seulement. Celui-là, et celui-ci, lui et moi, et con à la fois.

Étrangement, je me suis toujours senti plus libre en dessinant. Je n'ai pas d'explication.

MR : Que ce soit dans le processus d'écriture, ou dans toute autre pratique que tu cites et tout autant autour des ateliers d'écriture et leur propension à nous remettre en question, comment arrive t-on à expérimenter plutôt que copier, être entier sans être 'trop' inspiré de ses pairs ?

LD : Je pense... et j'écris: en n'oubliant jamais qu'on est avant tout inspiré des autres. Soit des autres artistes, artisans dont on a vu, enregistré peu ou prou le travail, qui nous ont donné l'envie de nous lancer. Soit des autres dont nous sommes entourés tout au long de notre vie. De tout ce qu'on a pu glaner, capter, humer... Alors, on sait déjà sur la ligne de départ qu'on n'invente pas, que ce qu'on dira, écrira, peindra aura déjà été dit, écrit et peint. Mais qu'on apportera un point de vue, inévitablement (excepté en cas de plagia orchestré). Un point de vue, me semble-t-il, apporte lui, des nuances nouvelles. Et avec un peu de chance, des hommes et des femmes venus d'on ne sait où, seront sensibles à ces nuances nouvelles, pour on ne sait quelles raisons.

Autrement dit, expérimenter reviendrait à offrir son point de vue en pâture, à le donner à passer au crible.

Il y a des filiations plus visibles que d'autres. Lorsque les cubistes se sont intéressés aux arts plastiques africains, on ne peut pas dire que les recherches qui s'ensuivirent ont tenté de dissimuler leur influence. Mais il y a toujours filiations, non?

Plus suspectes sont les filatures. Les ruées sur les bons filons qu'ils émergent côté contenu ou côté forme. Mais il ne s'agit plus ici d'inspiration.

MR : Puisque les questions existentielles autour des arts, de la création (même si le mot te démange), y a-t-il une quelconque vérité originelle dans l'art ? Ne devrions-nous pas être des ermites coincés dans le mythe de [la caverne](#) à subordonner le réel ? Vas-y, lance...

LD : Je m'imagine mal détaché ou éloigné du réel. Du réel tel que je le perçois pour être plus précis. Il est mon abreuvoir. Mais il m'arrive souvent d'avoir envie de changer d'abreuvoir. D'aller voir ailleurs si l'eau n'est pas plus fraîche.

Une vérité ? Je crois plus à une sincérité, à une authenticité personnelle qu'à une vérité originelle. Il est difficile de respecter ces sincérités et authenticités tant est fort l'attrait des trucs et ficelles, des recettes, des désirs d'être lu, entendu ou vu,

bref de sortir de sa solitude. Résister à l'auto-censure n'est pas une mince affaire non plus.

Une vérité ? Pour l'anecdote, lorsque nous avons choisi le nom de Zététique Théâtre, mes amis présents et moi ignorions la signification de l'adjectif zététique. Mais sa musicalité nous a plu. Quelques recherches ont suivi pour nous apprendre que les Zététiciens (philosophes, sous-groupe des sceptiques) considéraient - pour simplifier - que les choses ne sont jamais établies une fois pour toutes, mais au contraire en constante évolution. Et cette approche nous a plu. Toute vérité - encore pour simplifier - serait donc ponctuelle et périssable.

Je crois donc plus aux questions que peut soulever l'art qu'aux vérités qu'il porterait.

MR : Une question régionaliste ? Tu es un Liégeois... Tes écrits, tes projets ont-ils un accent ?

LD : Oufiti ! Ben ouais va. Sans doute, oui. Certains plus que d'autres, de par les personnages qu'ils mettent en scène, par exemple. Si pas un accent liégeois pur et dur, au moins un accent urbain, voire de bassin industriel (en déclin). Je ne le revendique pas. Mais j'ancre la plupart de mes histoires dans un contexte socio-géo-politico-historico précis, contemporain et proche. Parfois trop, me suis-je déjà dit après coup. Et du coup, peut-être moins aujourd'hui qu'hier. Moins signalé par le public, il me semble. Le point de vue des spectateurs - toujours si on parle théâtre - serait plus précieux que le mien pour répondre à cette question.

MR : Question piège, à la manière d'un Oulipien, je te demande si tu peux écrire ta journée idéale en 19 mots avec deux verbes d'action.

LD : Aube, radio et pain Gouda. À l'atelier, seul, du temps et du papier. Des arbres, une terre où marcher. Un projet. Écrire, oui. Regarder les femmes. Une librairie-papeterie. Un resto avec amis. Une nuit.

MR : Tu nous dis quels sont ceux de l'écriture dramatique qui te titillent ?

LD : Outre les attendus, mais jusqu'où influencent-ils ? : Tchekov, Shakespeare (pour « As you like it » particulièrement), Plus près de nous : Schnitzler pour la Ronde, Strindberg (Mademoiselle Julie - classique), Beckett, Harold Pinter, Fasbinder... Plus près encore : Dario Fo, Joël Pommerat (++), Daniel Danis (++), W.

Mouawad bien sûr mais aussi M. Tremblay, Lise Vaillancourt, Jean-Frédéric Messian, etc. J'apprécie aussi l'humour des aphorismes des André Stas et Marcel Mariën (Les conséquences de ce qu'on ne fait pas sont les plus graves.) Russel Banks, Dostoïevski (++)... Côté Arts plastiques : Chagall, E. Munch, l'art Brut, G. Chaissac, Tapiès, Soutine... (plus mille autres?)

MR : ah oui, les ateliers. Tu sais... alors une question pratique: qu'apportes-tu à tes ateliers? concrètement? Physiquement?

LD : Oh la la ! Eau, café... Du vin, parfois. Des gougouilles, selon l'heure. La ponctualité aussi, oui.

Pour le reste, on dira : ce que je m'efforce d'apporter, d'ac ? Tu auras déjà compris que je n'ai rien d'une encyclopédie littéraire. Loin de là. Je pense par ailleurs qu'on anime avec son bagage personnel qui peut évoluer, c'est entendu, mais dont les racines demeurent.

Ma matière première est le groupe que je rencontre et la question première est : comment aider chacun à trouver un espace assez confortable pour écrire.

En premier, je tente d'animer un désir de jouer à écrire. Parfois, il suffit de souffler sur les braises, d'autres fois la tâche est plus ardue. Mais le jeu reste dans tous les cas très important à mes yeux, pour les ateliers théâtre comme pour les ateliers écriture ; il est un bon vecteur pour arriver au lâcher prise et explorer des terres inconnues. (Excuse le cliché). Le Jeu s'entend sans désinvolture, mais avec dérision. J'aime assez l'expression « l'indispensable inutilité de l'art ». Le jeu comme le pratique les enfants : là où la gravité, la violence, la cruauté, la tendresse se font ludiques.

Ensuite, je tente de donner à saisir l'intérêt d'écrire en collectif, de l'échange, de la diversité qui émane d'une même consigne. S'il y a plaisir et collectif, je pense que bien des freins se relâchent. Pas tous. Pas encore. Mais si par exemple s'est allégé le regard des autres sur soi, ce n'est pas mal, surtout quand tu travailles avec des jeunes. Malgré cette dernière considération, je maintiens le cap à distance du « développement personnel », qui peut être une conséquence, mais pas un objectif. C'est une autre des choses que je tente d'amener : nous écrivons avec qui nous sommes, avec une histoire qui fonde notre singularité, pas avec celui ou celle que nous voudrions devenir. Physiquement... Ben heu ??

MR : Tu parles d'objectif et de conséquence. Sais-tu évaluer, reconnaître ce que tu apportes aux enfants et ados que tu rencontres dans les écoles? Dans les ateliers? dans la "vie"?

LD : La réponse à la question précédente s'inclut dans celle-ci. Quelles nuances supplémentaires ajouter lorsqu'il s'agit de plus jeunes? Amener la preuve qu'on peut écrire et vivre à la fois, la preuve que des gens écrivent sans pour autant être ou devenir des célébrités.

En milieu scolaire, plus particulièrement, j'amène un temps hors normes durant lequel il sera question de donner son avis qui pourra être différent de celui supposé du groupe. Un temps durant lequel on va sortir des binômes juste ou faux, assez-trop, bien-moche, raté-réussi. On pourrait s'étonner d'amener ce temps dont la nécessité nous paraît évidente mais qui se révèle encore bien rare en classe.

Je reviens une fois sur le fonds de commerce du ZET : la complexité et les multiples facettes des gens, de la vie. La question plutôt que la réponse... Le tout agrémenté de la dose de dérision, de l'humour vital.

J'ai un peu le sentiment de rabâcher tant j'ai dit et redit, écrit et réécrit ceci depuis vingt-cinq ans. Il n'empêche que je n'ai pas encore trouvé plus proche de nos désirs.

MR : Oufi, tu nous fais faire un sacré tour de carrousel. Si je prends mon air de Fanny Ardente, et te demande : Et si c'était à refaire?

LD : Si je considère, avec sagesse, que je vis et tire mon revenu financier de mon projet culturel : je pense que je n'ai pas manqué de chance jusqu'ici. Simultanément, je me dis que j'ai payé mon lot de concessions pour assurer la viabilité du projet. Je peux aussi me dire que j'ai été et reste bien entouré. Que ma vie d'homme, de père, d'amant ne pâtit pas de mon choix professionnel. Je peux dire enfin que je ne croyais pas à tout ceci, ni à la longévité du projet imaginé, il y a vingt-cinq ans. Il y a mieux, c'est évident. Quoi ? Comment ? La musique. J'ai appris un temps à jouer de la guitare. J'avais dix ou onze ans. J'ai abandonné ! Petit con. Je ne regrette pas la guitare, je regrette trop peu de connaissance musicale. Plus de vingt ans plus tard, j'ai repris le saxo durant deux ans. Du plaisir, une pleine louche. Puis plus rien, peu à peu.

MR : Ce que je retiens de ta verve, Luc, c'est cet esprit zététique, donc (il n'y a pas de hasard), cette impermanence, ce symbole d'humilité et la pénible mais digne envie d'évoluer avec l'autre, les autres. Ce que je garde aussi, c'est le regard bienveillant d'un homme au travail qui aime son métier et les rencontres qui en découlent. Un homme chanceux qui fomenté sa chance. Bouddha serait-il donc Liégeois. Je crois comprendre qu'aucun titre, qu'aucun statut figé te sied, ni qu'une pensée unique ne t'habite. Un couteau suisse, je nous le disais. Merci Luc.